

# Analyse thématique de “ Le bel immonde ” de Mudimbe Vumbi Yoka

**Fabrice NGYAMA KIMWANZA**

(Reçu le 27 février 2020, validé le 01 août 2020)  
(Received February 27<sup>th</sup>, 2020, validated August 01<sup>th</sup>, 2020)

## Résumé

Certains auteurs qualifient Le bel immonde d'un pamphlet contre la société en général et la société Zaïroise en particulier. Dans ce travail, nous avons voulu faire une analyse thématique de Le bel immonde de Mudimbe Vumbi Yoka grâce à la méthode structuraliste et thématique. A partir de la lecture du récit, nous avons ressorti les principaux thèmes que l'auteur a rapportés, ensuite nous avons procédé à une analyse critique des vices ressorties des thèmes décrits et analysés. Enfin, nous avons dégagé les préoccupations de l'auteur dans ce roman qui paraît comme une satire.

**Mots-clés :** Le bel immonde, Mudimbe V.Y.

## Abstract

Some authors describe Le Bel foul as a pamphlet against society in general and Zairois society in particular. In this work, we wanted to make a thematic analysis of the beautiful foul of Mudimbe Vumbi Yoka thanks to the structuralist and thematic method. From the reading of the story, we came up with the main themes that the author has reported, then we proceeded to a critical analysis of the vices that emerged from the themes described and analyzed. Finally, we have identified the concerns of the author in this novel that seems like a satire.

**Keywords:** the filthy beautiful, Mudimbe V.Y.

## I. Introduction

Lorsqu'on parcourt la littérature africaine d'expression française, on constate que les romanciers et les dramaturges décrivent les réalités sociales dans leur nudité. Ces réalités sociales constituent un frein pour le développement et bloquent l'épanouissement de l'homme. Il en résulte que le monde devient inviable.

En effet, partout, on recense les injustices, les déceptions de toutes sortes. Les écrivains saisissent ces tares et les exposent aux yeux de tous. Parmi eux, nous citerons notamment : Mikanza dans procès à Makala, Guy Menga dans la palabre stérile, Henri Lopez dans Tribalique et la nouvelle romance, Guillaume Oyono Mbia dans trois prétendants, un mari, Jean Pliya dans la secrétaire particulière et Mudimbe Vumbi dans le bel immonde qui fait l'objet de notre étude.

Les écrivains nous fournissent de la matière. L'autopsie de la vie courante décrite dans l'œuvre de notre étude, démontre que le romancier a décrit le réel. Il est à noter que Mudimbe Vumbi est compté parmi les meilleurs écrivains Zaïrois (congolais). Il sied que les jeunes générations entrent en contact des pensées de cette sommité.

En effet, Le bel immonde est considéré comme une critique acerbe. A travers cette étude, notre position consiste à démontrer en quoi le roman est une critique négativiste, une satire dirigée contre la société Zaïroise (à l'époque) en particulier.

Nous nous servons de la méthode structuraliste et thématique. L'œuvre étant l'unique fil conducteur qui nous permet d'éclairer l'univers de l'écrivain, nous nous efforçons de la lire minutieusement afin de mieux saisir le contenu et l'enjeu (Mumbala Ikie, 1981). Après une lecture approfondie du roman, nous relevons quelques thèmes. Nous les commentons et recourons à quelques ouvrages critiques se rapportant aux différents problèmes évoqués.

## II. Cadre du récit

Le récit de ce travail est tiré du roman Le bel immonde de Mudimbe Vumbi Yoka (1976). Un couple : une prostituée, un ministre. Ils se rencontrent dans un bar. Elle devient sa maîtresse... histoire banale mais qui ne le restera pas car cette rencontre et cette liaison seront placées sous le double signe Cher à l'auteur R de la déchirure et de l'inexorable trahison. En effet, elle est aussi la fille du chef du mouvement rebelle au gouvernement en place et il est chargé de la répression qui doit mettre fin aux activités de rebelles.

Amour sincère ? Amour fou ? Amour militant ? La frontière du vrai et du faux est étroite et fragile. Aussi, « ya », la prostituée est R elle condamnée à trahir les rebelles ou le ministre, son père ou son amant. L'aventure finira mal : le ministre mourra dans un attentat et la prostituée retournera attendre le client dans le bar de leur première rencontre (Magnier 1982).

Le problème clé de l'œuvre de notre analyse est essentiellement politique. L'auteur nous montre comment la prostitution peut porter atteinte au bon fonctionnement de l'appareil de l'Etat, et partant à l'intégrité du pays, compromettant ainsi l'avenir de tout un peuple. L'auteur nous présente le danger de la débauche, le péril des relations qu'entretiennent des hommes d'Etat et les femmes légères. Lorsqu'un haut cadre s'embourbe dans cette fange, le secret d'Etat n'existe plus. Un inspecteur le prouve à « ya ».

« -vous défrayer la chronique, on vous voit ensemble dans toute la ville. Nous ignorons que tu fus séductrice au point de lui faire perdre toute discrétion» (p.116).

## III. Relevé de vices

### 3.1. La prostitution

La prostitution est l'action de se livrer à la quête d'argent en échange de son sexe. Tshibanda l'appréhende comme instrument de plaisir à ceux qui en veulent contre rétribution (Tshibanda, 1979). Elle est présentée dans le bel immonde de Mudimbe.

Dès la première page du roman, l'auteur nous la présente. Le fait que le récit s'ouvre sur cette tare ne doit pas nous laisser insensible. L'auteur attire notre attention. Peut-être montre-t-il que tous les fléaux que nous aurons à étudier, celui-là émerge particulièrement. Par ailleurs, Mudimbe nous présente une jeune lycéenne « ya » comme un ouvrier qui, après s'être lavé et vêtu, se met en route pour le travail. « Ya », ses ablutions faites, est fidèle au rendez-vous.

« Elle attend. Comme chaque soir. Les yeux mi-clos, elle sourit, la main droite caressant paresseusement son châle de soie. Elle espère toujours... »

Le travail de « ya » démarre à la tombée de la nuit, et cela tous les jours. L'adjectif indéfini « chaque » se rapportant au substantif « soir » nous montre clairement que cette attente se répète au fil des jours. Elle est condamnée. Pour avoir gain de cause, « ya » se prépare en conséquence pour attirer les hommes. Les yeux mi-clos, « elle sourit » sont là des traits typiquement féminins qui tendent les pièges aux hommes. Incapables de résister, l'homme tombe facilement dans ce guet-apens. Au fond, qui « ya » attend-elle ?

N'importe quel homme pourvu que ce dernier au bar, lui offre la boisson.

Après, contracter les rapports sexuels et lui payer de l'argent mais ce n'est pas tous les jours que cette chance sourit. Au lieu de se dérouter, elle espère toujours.

L'espoir fait vivre, dit-on ! Ses vœux sont exaucés, « ya » croise un américain. Ce dernier sera son compagnon du soir. Pour l'avoir davantage, elle s'intéresse à lui, et lui témoigne sa sympathie. Elle lui pose quelques questions. L'extrait ci-dessous, illustre bien nos propos :

« -Que faites-vous dans la vie ?  
-Je suis américain -Je le vois. Mais votre  
métier ?  
- Je suis technicien.  
- Vous dansez bien ! » (p. 19)

Ces questions ne sont qu'un point de départ. Le dialogue ne se limitera pas là, car l'objectif visé n'est pas encore atteint. Pour l'atteindre, il faut certains appâts. Parmi ceux-ci, la danse occupe une place privilégiée. « Ya » met en branle tous les élans de l'âme. Elle débloque tous les mécanismes et enlève toute timidité. Devant « ya », l'américain s'emballe « Il a les mains sur les hanches, ses bras, ses lianes en double trait d'une union entre vous. Seules vos épaules naviguent à travers des roulis à peine perceptibles. ».

Très courageuse, « ya » fait toujours le premier pas. Elle prend toujours la parole en premier lieu chaque fois qu'elle attrape un copain. Cette recherche d'information n'est pas faite pour un simple plaisir. Etant donné que les noirs ont un préjugé sur les blancs en matière d'argent, elle sait bel et bien que l'américain ne peut manquer de l'argent. Pour ce, il faut se lier à lui pour le ruiner. Comme Madame Bovary de Flaubert, « ya » passe d'une personne à une autre. Après avoir goûté toutes les effusions amoureuses avec le premier américain, elle se tourne vers une compagne qu'il initie davantage dans la pratique de la débauche :

« C'était par un après-midi pluvieuse.

Tu te sentais seule, triste, elle est venue, t'a parlé, t'a introduit dans la vie. » (p.21).

« Ya » ne prend plus des devants. Cette fois, c'est le tour de l'homme. Après avoir été ébloui par la présence de la jeune femme, l'homme se met à la conquérir. Pour ce faire, il met en œuvre toutes les batteries pour atteindre le cœur de « ya », qui naturellement sait ce qu'elle doit faire mais qui, comme toutes les femmes, par certaines attitudes, excite l'homme. Ce dernier commencera par l'inviter à partager le verre avant de se confondre dans l'admiration pour sombrer dans l'extase. L'américain appelle « ya » en ces termes :

« Viens, on va boire un verre. Tu m'aideras ? Ce vrai, ça n'a aucune importance. » (p.22).

Elle choisit bien la place dans les lieux publics. Un endroit où elle est susceptible d'être vue et regardée cinq ou six fois. Elle se met en évidence exposant ses charmes aux appétits masculins : Elle est au comptoir, glorieusement riche des dépits et désirs masculins par son corps. (p.22).

La prostituée s'offre officiellement ou officieusement à un grand nombre d'hommes indistinctement et sans qu'il ait un choix de sa part à elle, moyennant rétribution. C'est le cas de « ya » dans le bel immonde. Déchainée, elle se livre tantôt à tel homme tantôt à tel autre. Le groupe des mots « travaillant tes cuisses » montre le prélude à l'acte d'amour.

De par la définition, une prostituée n'a qu'un seul client. Quand les circonstances de vie deviennent difficiles, elle change le fusil d'épaules. Elle n'est donc jamais stable. Elle quitte le moins fortuné au profit du plus offrant. « Ya », après avoir ruiné systématiquement les américains, les abandonne et s'attache aux hommes politiques. Le politicien le plus en vue est le « ministre ».

Notons que les mobiles qui incitent « ya » à se dépraver sont sans aucun doute de la situation misérable de sa famille. C'est le ministre qui apporte des solutions propices à sa misère. Le ministre chez nous est l'homme qui a les facilités, l'aisance matérielle et financière. Il suffit que « ya » se fie à cet homme qui incarne les finances. Elle est en face des difficultés d'ordre matériel suite à l'absence de son père qui se trouve dans le maquis comme chef des rebelles. « Ya » refusant d'être rongée par la misère, se livre à la débauche ; celle-ci se présente à ses yeux comme la seule solution pour sortir de son état. La prostitution lui procure la nourriture, l'habillement, la protection et certains biens de première nécessité. Le lecteur qui parcourt le bel immonde, est frappé non seulement par la débauche mais aussi par le manque de franchise et tout ce que cela implique.

### ***3.2. La perfidie***

Elle se conçoit comme le fait de manquer sa parole, de trahir celui en qui on a confiance. Le concept perfidie présente quelques rapports de synonymie avec les vocales : infidélité, déloyauté, fourberie, mensonge (Lusiene Ikom, 1985).

Le roman de Mudimbe a dangereusement décrit le personnage de la femme dans ce cercle tragique de la perfidie permanente et sans indulgence. Le bel immonde, procès à Makala et monnaie d'échange suffisent déjà pour tracer cet itinéraire du trafic de la femme, à la fois traîtresse et pénitente (Ngandu N'kashama, 1982).

La perfidie féminine dans le bel immonde paraît voilée. Le lecteur remarquera très difficilement que « ya » pourra un jour décevoir le ministre, le tromper ou lui mentir. C'est dire qu'au début des relations « ya »-Ministre, il serait malaisé de parler d'infidélité et de la déloyauté de « ya » envers le ministre. Le fil de l'histoire, le dénouement du récit fait découvrir la vérité. Le lecteur fera des déductions qu'il y a perfidie de la part de « ya ».

En effet, comme nous l'avons démontré dans « la rubrique de la prostitution », on peut voir que l'amour qui naît entre le politicien et « ya » est normal. L'homme cherche la satisfaction de ses instincts sexuels ; « ya », l'argent. Mais au-delà de l'argent, la femme, ce serpent selon le terme de Mikanza (1977) vise un objectif très important : démasquer le ministre et sauver son père, le chef du parti rebelle. Comment s'y prend-elle.

Tout naît des relations amoureuses. Au fur et à mesure qu'ils vivent, le comportement de « ya » change. Elle provoque des problèmes inutiles. Elle est souvent impulsive et ne contrôle pas ses actes. On a l'impression qu'elle ne sait pas comment se comporter à l'égard du Ministre. Elle cherche à être suppliée pour qu'elle se sente à l'aise. Elle change souvent d'attitudes brusquement sans qu'un

différend les oppose. Malgré tous ses caprices que le ministre supporte, « ya » se méconduit. Le ministre s'étonne de son comportement. Le dialogue suivant en dit long :

« C'est arrivé de la manière la plus banale : J'étais assis sur le lit, comblé. Elle s'est habillée devant Moi ; en silence, avait ramassé son sac et son foulard, puis très calmement, d'une voix de gorge étudiée, que je ne lui connaissais pas... » (p.60).

« Ya » est déchainée. Elle ne se rend même plus compte à qui elle a affaire. Son parler accuse un manque de courtoisie. La faculté de raisonner disparaît. Les sentiments l'emportent à tel point qu'elle qualifie le ministre de « cochon ». Le cochon qui est réputé pour sa malpropreté et sa grossièreté. La plupart des hommes ne le mangent pas. Ils le méprisent. Il en résulte que l'homme est malpropre, grossier. C'est une injure grave à l'égard d'une autorité du pays et de surcroît d'un ministre. Stupéfait, décontenancé, il ne comprend pas au juste de quoi il s'agit. Il se sent ridicule et ne sait que dire. Malgré cette déception, « ya » n'est rien devant le ministre. Elle finit par reconnaître son importance et son pouvoir. Confrontée aux réalités de la vie, elle recourt au ministre :

«Il l'avait enfin reçue aux environs de dix heures, après l'avoir attendue plus d'une heure.

Tu étais certaine qu'il avait fait exprès. Mais à peine en face de lui, ta colère était retombée dans le gorge, tu avais éclaté en sanglots »  
(pp.93-94).

Il serait injuste de parler de la perfidie féminine sans faire allusion à la perfidie masculine. Car les hommes comme les femmes sont infidèles, trompent et mentent.

Ainsi, un partisan du camp rebelle utilise toutes sortes d'arguments pour que « ya » continue à exploiter le ministre, à connaître les grandes décisions qui se prennent au niveau de gouvernement. Informé, les rebelles juguleront et annihileront les efforts ennemis. Le rebelle apprend à « ya » à mentir, à tromper. Mensonge et tromperie se transforment en infidélité. Voici comment le prétendu oncle présente la situation à « sa nièce » :

« -ya, surtout toi, par ton politicien,  
Tu peux nous être utile, vis avec lui,  
Tu connaîtras ainsi toutes les décisions et les projets... » (p.57).

« Ya » accepte. L'amour au vrai sens du mot n'existe pas. C'est « l'amour-profit » ou l'amour-intérêt, l'amour-exploitable. « Ya » n'a pas envie de continuer les liens avec le ministre. Mais, la situation des siens dans le camp opposé l'incite à jouer la carte, à être hypocrite, à tout endurer. Elle est contrainte de tout avouer de la part du ministre. Le mot « esclave » dans un des extraits montre que le ministre peut faire tout ce qu'il veut d'elle.

La perfidie dans le bel immonde se situe à deux niveaux. Nous en avons parlé à propos de « ya » et des siens. Du côté du ministre, la perfidie atteint son point culminant. Toutes les relations qu'il entretient avec « ya » ne sont rien d'autres que tromperie, mensonge, infidélité envers madame, son épouse. Le ministre ne dit pas la vérité à sa femme. Il se prostitue avec « ya ». Son épouse ne sait absolument rien. Il oublie qu'il est responsable. Il est content et prêt à faire n'importe quelle déclaration, n'importe quelle promesse ? Suivons de près ce dialogue entre lui et sa dulcinée :

« -vraiment je suis...heu...content que tu aies changé d'avis.  
-Je n'ai jamais compris ce qui, en moi, pouvait mériter mon attention  
-Je t'aime. -Hum !  
-Tu ne crois pas ?

-Si » (p.96).

Le ministre est très content, très heureux de récupérer son « jouet ». Il répond à toutes les exigences que « ya » lui impose. Naturellement, cela s'impose dit-il à « ya ». C'est une obligation pour lui de trouver du travail pour « ya ». Mais le ministre est jaloux de « ya ». Lui trouver du travail n'est pas du tout difficile.

Question de signer une lettre ou de la recommander auprès d'un ami influent. Mais il craint une chose : « ya » est belle et risque d'être courtisée par d'autres hommes. Il se ravise brusquement :

« -Non pourquoi travaillerais-tu ? Ce n'est pas nécessaire, voyons ! Il transpirait de bonheur, malgré le conditionneur ;

Effleurait des projets, ouvrait des allées, racontait son cœur... » (p.97).

Le ministre voudrait posséder en exclusivité sa « chère ya ». Il aimerait la voir quand il veut. Il ne souhaiterait pas qu'un quelconque obstacle vienne contrarier ses désirs. Il est contraint de lui trouver un moyen de déplacement sûr : « C'est promis... dès demain, tu auras une voiture avec un chauffeur... je te vois ce soir, disons neuf heures... » (p.97).

Le ministre éprouve un amour-fou pour « ya ». Il ne tient plus compte de sa femme et de son enfant. Il sort avec « ya » dans n'importe quelle manifestation. Très occupé par de nombreux travaux et de lourdes responsabilités, il n'oublie pas d'informer « ya » des nouvelles du jour. Le ministre est infidèle à sa femme, il la néglige. Des telles invitations méritent la présence de la « mère chef ». Puisqu'elle s'est habituée et connaît presque le savoir vivre en société. Pour le ministre, « ya » vaut la peine d'être présentée comme son épouse. Car elle est « la plus belle des femmes ». Le ministre la flatte. Comme tout flatteur vit au dépens de celui qui l'écoute », « ya » accepte. Le ministre déjà marié, veut faire de « ya » la mère de ses enfants. Voici les propos illustratifs :

« Je t'aime. Pourrais-tu devenir la mère des enfants ?

-Tout de suite ?

-Oui immédiatement après ton lycée... » (p.127).

Le ministre trahit son épouse, la trompe et la méprise. Il y a une contradiction dans les dires du ministre. Tantôt il dit que « ya » est « son amie privilégiée ». Des amies privilégiées sont nombreuses. Consciente de son état, elle dévoilera le secret d'Etat.

### **3.3. L'indiscrétion**

L'indiscrétion est le fait de ne pas garder un secret, le fait de révéler ce qui devrait rester caché. Un proverbe africain dit : « donne ton amour à ta femme mais ton secret à ta mère ». Ce proverbe met les hommes en garde. La femme prise au sens d'épouse ou de copine est un être à qui on ne peut se fier. Ce manque de confiance est dû à son caractère. Une femme ne peut résister à un grave problème. Mais la mère, c'est la maman. Une mère chérit son fils. Elle ne peut causer du tort à son fils.

Dans le bel immonde, la femme excelle par cette attitude indiscreète. On assiste à cette scène quand on réfléchit sur le sort de « ya ». En effet, « ya » est arrêtée par la police en l'absence du ministre pour avoir dévoilé le secret du gouvernement aux rebelles. Sentant le danger venir, elle se résout de ne pas parler :

« -Alors vous êtes décidé à garder silence ? Je pensais plutôt lui demander si la raison d'Etat, et quelle raison d'Etat, pouvait justifier le traitement que je subissais.

Ils étaient venus me prendre au lit, il y a deux jours. » (p.148).

« Ya » est prise au lit. Elle semble ignorer la cause de son arrestation. Elle s'enferme dans son coquillage. Tant qu'elle n'aura pas atteint son objectif, « ya » ne dira pas la vérité à la police. Nous observons « ya » en train de subir toutes sortes de vexations et de mauvais traitements. Les intérêts de l'Etat passant avant tout, « ya » est à la barre. Les soldats l'harcèlent des questions. Convaincue de la culpabilité de cette femme, le soldat procède méthodiquement comme un agent de sécurité :

« -Vous êtes membre de ce foutu mouvement de la libération ?

-Non Monsieur Eh bien non, me disais-je... » (p.149).

L'interrogatoire des inspecteurs comporte beaucoup de questions pièges. Mais

« ya » ne s'en aperçoit pas. Elle répond aux questions sans réfléchir. Elle se contredit dans ses réponses. La jeune fille est traumatisée par la présence des soldats. Elle ne se contrôle plus. Pour être logique, il fallait qu'elle nie tout à propos du mouvement. L'inspecteur voulait savoir comment « ya » avait su que son père était opposant. Tout ce qu'elle disait était considéré comme mensonge puisque tous les arguments ne tenaient pas debout. Elle a lu dans le journal que son père faisait partie du mouvement rebelle, mais elle ignorait le titre du journal et la date. Les attitudes de « ya » inspirant de la suspicion. Il apparaît que « ya » connaît la vérité. Ses déclarations incitent les soldats à redoubler la vigilance. Les mauvais traitements se multiplient. « Ya » ne peut supporter de telles infamies. Aussi émet-elle des vœux :

« -Je l'aurais, par moment, supplié pour qu'il me charge... Je levais les yeux vers lui. Il paraissait lointain, tout à son cigare... Le premier jour, j'avais parlé à l'avocat. » (p.50).

L'inspecteur suit minutieusement le raisonnement de la femme. Il n'est pas du tout distrait. Le langage de « ya » le met sur la piste. Se demandant pourquoi « ya » téléphonerait-elle au ministre, la femme se dévoile :

« -C'est mon ami... Faites-lui signe vous verrez. C'est vous qui me présenterez des excuses.

C'est vraiment votre ami ? » (p.151).

Ce dialogue est riche en informations. A l'examiner, le ministre par inadvertance doit avoir tout dit à « ya ». L'allusion est claire et nette. Elle n'a pas gardé le secret.

Elle perd son sang froid. L'inspecteur découvre toute la vérité. Il conclut et établit la complicité de « ya » avec le camp rebelle. En informant l'inspecteur qu'elle était copine du ministre, « ya » voulait l'intimider. Non seulement l'intimider, elle voulait s'attirer du prestige. C'était un honneur pour elle de cohabiter avec un grand homme d'Etat : « c'est vous qui me présenterez des excuses » dit-elle à l'inspecteur, ignorant les conséquences de son indiscretion. Mais peu à peu notre « personnage » commence à sentir que le problème devient sérieux. Les questions de l'inspecteur l'inquiètent. « Ya » commence à sentir le danger de ses relations avec le ministre, elle livre ses craintes et ses appréhensions à l'inspecteur :

« - Vous semblez croire que je suis une espionne. Regardez-moi bien. Vous m'en trouvez l'air ? » (p.153).

« Ya » ne se rend pas compte que ses réponses mettent la vie de son pirate en danger. L'inspecteur analyse ses réponses. Elle a eu des affinités avec le ministre. Ce dernier lui a tout raconté sur tout ce qui se passe dans le gouvernement. Etant donné que le père de « ya » est impliqué dans les affaires d'Etat, il en résulte que « ya » est complice. L'inspecteur accule davantage l'accusée :

« -Vous êtes coincée, savez-vous ?... »  
(p.153).

De ce qui précède, il ressort que l'indiscrétion est double dans le bel immonde. Dans le premier temps, nous assistons au manque de secret d'Etat de la part du ministre. Ce dernier, pris par les charmes de sa copine ne se contrôle plus et raconte les secrets à « ya ». « Ya » à son tour, est contraint de dire ce que le ministre lui confie. Elle a des devoirs envers son père. Elle n'aimerait pas que son père trépassé et par ricochet tout le peuple rebelle. En plus de l'indiscrétion qui caractérise les personnages de Mudimbe, la croyance aux esprits malveillants hante particulièrement l'homme d'Etat.

### 3.4. *Le fétichisme*

Le fétichisme consiste en une vénération outrée, superstitieuse, pour une personne. Le concept « fétichisme » présente des rapports avec la sorcellerie, la magie, etc. Il a pris racine non seulement dans nos villages mais aussi dans les villes. Il bat le record en Afrique. L'africain naît « dans le fétichisme, il grandit dans le fétichisme, il meurt dans le fétichisme ». C'est une réalité qui le marque psychologiquement. C'est un fait social. L'africain s'efforce à tout expliquer par le fétichisme (Gernier & Fracon, 1951).

Dans le bel immonde, les pratiques du fétichisme sont présentes. Le ministre fête sa nomination. Il doit offrir un sacrifice : des chèvres ou une jeune fille ». (p.77). Face à la réticence du ministre, le maître le convainc en ces termes :

« -Vous savez qu'il faut vous protéger contre les envieux.  
Croyez-vous que vous n'avez que des amis parmi vos invités de ce soir  
? Nous vous  
accueillerons dans notre société... » (p.78).

Les chèvres ou la jeune fille protégeront le ministre contre ceux qui l'envient. L'adverbe « définitivement » nous montre que le ministre ne s'est pas totalement intégré dans la société parce qu'il y a une condition : l'offrande de la victime. Le ministre ne peut vivre en marge de la société africaine. Il faut être en harmonie avec les esprits de cette logique, le ministre s'excuse :

« -Prenez cette jeune femme...  
La grande en blanc qui paraît protéger la jeune fille que j'ai  
embrassée tout à l'heure... » (p.79).

Le ministre ne s'adonne pas seulement à ces pratiques lorsqu'il se protège en tant qu'un homme d'Etat. Il y a aussi un événement qui le bouleverse : la mort de son fils. Comme tout africain, il n'existe pas de mort naturelle. A toute mort, il faut une explication. C'est pourquoi, le ministre s'attèle lui aussi à trouver celui qui a envoûté son fils :

« Il me fallait accomplir ma vengeance, et pour cela soumettre au préalable au rituel, plier mes limites aux impulsions de mon instinct. » (p.106).

## IV. Conséquences des vices

Comme on peut le constater, ce qui constitue le nœud de bel immonde dans le roman de Mudimbe est sans conteste la prostitution dans laquelle pataugent les différents personnages. Outre cette débauche, un accent particulier est mis sur l'irresponsabilité dans l'exercice du pouvoir des cadres de l'appareil de l'Etat.

Dans le présent volet, nous appréhendons les conséquences des vices décrits au premier point.

#### 4.1. Dépravation des mœurs

Pour mieux cerner cette dépravation des mœurs, il conviendrait d'expliquer le concept « immonde », vocable clé, sujet à une certaine incompréhension.

L'immonde s'avère sale, impur, ignoble, dégoûtant. L'immondice qui est le substantif dérivant de l'adjectif précité, est une ordure, une saleté, quelque chose d'abject, de méprisable, dédaigneux. Justement, la prostitution avec tous ses corollaires, en l'occurrence la perfidie, l'indiscrétion, le fétichisme constituent une impureté face à la fidélité, à la probité, au respect de son corps et des tierces personnes. Ces vices vont à l'encontre des normes qui régissent la société. Ils sont amoraux.

Le titre *le bel immonde* souligne déjà une contradiction. L'adjectif qualificatif *bel* s'oppose à l'adjectif *immonde*. L'intitulé paraît paradoxal. Mais, à le cerner de près, tout lecteur averti se rend vite compte que s'il est mis en exergue, c'est à dessein que l'auteur le fait. C'est pour attirer l'attention sur les tares. Il met l'accent sur l'avitissement des mœurs de la société zaïroise. En effet, quand le lecteur parcourt le roman de Mudimbe, la pratique de la prostitution frappe d'emblée. « Ya » se présente comme l'élément moteur autour duquel viennent s'adjoindre les autres pièces. Ngandu N'Kashama (1982) parlant de la femme dans le théâtre de Mikanza, la considère comme un espace où se désocculte le drame de tout le peuple. Elle (la femme) introduit la véritable mort de la société. Symboliquement, elle tue la vie par les avortements..., elle accomplit la négation suprême de l'identité. Comme nous le montrerons dans les pages suivantes, la femme dans *le bel immonde* provoque elle aussi la mort.

En pénétrant le contenu même du *le bel immonde*, nous constatons que le message est pessimiste : le monde est en danger puis que la femme, fondement, socle vivifiant de la collectivité humaine, source de la vie, garant de la société, détruit la vie. Signalons que la destruction de la société n'est pas causée par la mort de l'être physique mais plutôt par cette dégradation systématique des valeurs morales.

Le ministre est pris au piège de « ya ». Nous avons vu dans le volet précédent que ses attitudes n'étaient plus responsables à partir du moment où il a fait la découverte de la respectueuse putain « ya ». Tout son comportement a changé. Il abandonne le toit conjugal et passe nuits ailleurs. Il discrédite sa femme légitime et se donne à « ya ». Il estime que sa femme était une sorcière. Elle ne lui convient plus. Elle la répudie. Lors des invitations officielles, il se présente la « Dubary », « la Gervaise » à la place de la mère de ses enfants. Pendant le cocktail, les invités doivent avoir une certaine tenue. Faire attention aux autres, respecter les règles d'étiquette, bavarde poliment, etc. « Ya » est mal à l'aise. Elle n'est pas du tout habituée aux pareilles rencontres. Ce monde paraît étranger à la néophyte. Elle est complètement désespérée. A la question de Monseigneur de savoir :

« -C'est votre nouvelle épouse ? Le ministre répond spontanément et sans vergogne :  
« - Oui, Monseigneur,  
-Tiens, tiens, dit L'Evêque d'une voix lointaine...» (p.135).

Le problème de la dépravation des mœurs demeure délicat et suscite beaucoup d'inquiétudes. Il y a actuellement dans notre société une crise des valeurs qui sont nuisibles à notre santé comme à notre développement culturel, économique et social. Un échec cuisant dans l'éducation de la jeunesse, se répercute sur le développement du pays. Les valeurs éducatives qui constituent le fondement de tout progrès humain sont frappées de caducité. La société court un danger parce que ces valeurs sont

bafouées. Cette situation est vécue dans la société de Mudimbe à travers son roman. Le romancier décrit les réalités zairoises de façon objective en étalant dans leur nudité.

#### 4.2. Démission aux responsabilités familiales

Non seulement content des manquements qui entament grandement sa réputation, le ministre s'enfoncé davantage. Il perd toute raison à tel point qu'il n'arrive même plus à discerner le secondaire du principal. Au lieu de limiter ses dévergondages aux découchements et aux répétées avec « ya », le ministre voue son fils à la mort.

Cet enfant meurt par manque de soins appropriés. Au lieu de l'envoyer se faire circoncire dans une clinique adéquate, le ministre prétexte le manque d'argent et par conséquent, son fils est circoncis traditionnellement avec des moyens rudimentaires : aucune précaution n'a été prise. Le sang a trop coulé et son gosse en est mort.

Le ministre avait prétexté le manque d'argent pour soigner son fils. Mais, il engage de dépenses colossales à travers les dîmes et le paiement des hôtels pour jouir des « délices de Capoue » avec « ya ». Sa femme élève le ton à juste titre et lui fait remarquer : « Et tes maîtresses sont-elles moins chères » (p.81).

Voilà jusqu'où l'attachement aux putes peut conduire les bonnes âmes. Mudimbe présente ce spectacle triste.

#### 4.3. Croyances superstitieuses

Avec les indépendances africaines, les nouveaux maîtres prennent la destinée des pays en mains. Mais, ils ne s'acquittent pas de leur devoir comme il se doit. Le pouvoir corrompt. Un remaniement est pressenti comme une menace et tous les ministres s'interrogent s'ils quittent le gouvernement ou pas. C'est l'éternelle anxiété. D'une façon générale, les ministres africains font toutes sortes d'acrobaties pour rester parmi le staff dirigeant. Les contacts privés se multiplient.

Les relations interpersonnelles interviennent et s'imposent, les pratiques occultes et lugubres s'interposent. De toutes les démarches, la plus utilisée est cette dernière. En effet, fort de constat de l'influence du fétichisme sur la formation antérieure du noir, Mudimbe relate d'une façon saisissante et réaliste ces pratiques fétichistes.

Le personnage qui incarne ce rôle est le ministre dans la diatribe de l'auteur. Conscient de surprises désagréables que connaissent tous les hommes d'Etat, que le remaniement peut surprendre en plein travail, pour ne pas être frappé par cette mesure, le ministre se protège. Il recourt au sorcier en vue de continuer à vivre dans l'opulence, faire de largesses, être vu, recevoir des honneurs militaires etc. Le roman rapporte que le ministre offre une jeune femme comme holocauste aux sorciers :

« -prenez cette jeune femme...  
Elle n'est pas de cette famille  
Elle est mon ennemie.» (p.79)

Le ministre sacrifie la jeune femme parce qu'elle n'appartient pas à sa famille et surtout parce qu'il la hait et lui garde une rancune aiguë. La vie humaine ne vaut rien. Les politiciens peuvent s'en débarrasser une fois que la situation politique devient critique.

#### 4.4. Dévoilement du secret d'Etat

Les mœurs du ministre avec « ya », la prostituée», représentent les plages de la vie personnelle d'un homme politique mais elles se déroulent dans un contexte politique troublé. Si ministre n'hésite pas à faire l'appel aux pouvoirs secrets de l'Afrique afin d'obtenir, au prix d'un sacrifice humain, la protection des ancêtres et l'assurance de se maintenir au pouvoir, cela ne l'empêche pas d'être victime du maquis qui s'est infiltré dans la capitale et qui a obligé « ya », pour de raisons familiales et tribales, à tenir le rôle d'agent d'information du maquis. (Lambert, 1983).

Le ministre est un militant convaincu. Mais aussi paradoxal que cela puisse paraître, sans le savoir, il montre aux ennemis rebelles les plans du gouvernement en place. Le drame est général dans le pays : les décisions prises en réunions restreintes passent régulièrement et avant leur mise en application aux rebelles.

L'atmosphère inspire des soupçons. Devant cette situation, la panique atteint toutes les couches de la population. Il faut sensibiliser le peuple pour tracer une nouvelle voie. Cette sensibilisation se fait par le biais des discours :

«- un complot, se dit-il. On veut me sacrifier. » (p. 142).

Lorsqu'on analyse ce discours, il apparaît sans conteste qu'il s'agit du ministre. Il ne restait plus qu'à le citer nommément. Pour preuve, se sentant visé, le ministre fait de lui-même des suggestions. Voulant être plus engagé dans les problèmes d'Etat, il se discrédite et s'accuse sans le savoir. Le ministre ne comprend pas que sa situation politique puisse connaître un déclin alors qu'il avait offert une jeune femme pour se protéger. Inquiet, il se fie au maître :

« - j'ai accompli tous mes devoirs à l'égard des ancêtres et de la société... » (p.143).

A travers ces phrases, l'auteur nous montre que les fétiches ne protègent pas du tout. S'il en était autrement, le ministre ne connaîtrait pas les mauvais moments qu'il traverse. Le maître lui rétorque que l'origine de ses malheurs est sa propre méconduite :

« Les nôtres ont toujours dit que seul un cœur sans souillure survit. »  
(p.143).

En filigrane, l'auteur critique les barons du Zaïre qui pensent que le fait d'assumer les hautes responsabilités, implique nécessairement la course aux jupons. Tout compte fait, le ministre est seul responsable de la situation malheureuse qui prévaut dans le pays.

« -accident ou attentat ? Un ministre brûlé vif dans sa voiture. Il partait en mission d'inspection en province... » (p. 155)

Par la mort du ministre, Mudimbe montre l'échec de l'homme politique. Un homme qui passe à côté de son cri. Comme la politique donne la ligne directrice à la société, il en résulte que la mort du politicien entraîne celle de la société qu'il dirige.

Tous ces fléaux énumérés dans le bel immonde achemine la société vers la décadence morale et physique. Ce qui signifie que ces maux provoquent ipso facto la déchéance de l'homme en même temps que celle de la société entraîne inconditionnellement celle de l'homme qui la compose (Fumuni, 1984). Certes, la lecture du bel immonde nous amène à déduire qu'un mal moral a pris des proportions inquiétantes. Le mal constitue justement le bel immonde.

Au sein de la société décrite par Mudimbe, le vice attire l'attention de tous. Il est mis en exergue. La société souffre des plaies de l'injustice sociale, de l'inconscience, de l'irresponsabilité, de la fin de toute morale pour les hommes. Pourtant, la société, quelle qu'elle soit, périlite si elle n'est pas fondée sur un ensemble de valeurs morales et spirituelles.

**V. Préoccupations de l'auteur** L'écrivain est un grand observateur. Il peint la réalité de son monde en toute objectivité. Son premier souci est de communiquer un message, de tracer la voie à suivre. En tant que tel Mudimbe ne fait pas exception aux propos susmentionnés. Il assigne à son œuvre une mission moralisatrice.

A partir de la multiplicité des vices, des gangrènes qui battent le plein dans bel immonde, Mudimbe a le courage d'inviter les filles et les fils du Zaïre à travailler pour l'édification d'un monde de meilleur. L'auteur veut corriger l'homme tout court. Ses intentions premières sont de dénoncer avec véhémence les travers sociaux afin de reconstruire la société. Ce faisant, il expose le mal, non pas dans le dessein de s'enfoncer davantage mais avec la ferme conviction de sortir du gouffre dans lequel l'homme se débat. En d'autres termes, en mettant en exergue la prostitution, l'auteur le combat, en étalant la perfidie, il la hait ; en exposant le fétichisme, il le rejette ; en mettant à nu l'indiscrétion, il la dédaigne. L'écrivain prône l'assainissement de mœurs. Pour se faire il scandalise à juste titre le lecteur.

## VI. Conclusion

Le présent travail a consisté en une analyse thématique de Le bel immonde de Mudimbe Vumbi Yoka. A partir de la lecture du récit, nous avons ressorti les principaux thèmes que l'auteur a rapportés dans son roman, ensuite nous avons décrit et analysé les vices sous l'aspect des critiques négativistes, et enfin, nous avons dégagé les préoccupations de l'auteur dans cette diatribe qui paraît comme une satire.

## Références bibliographiques

- [1] Lusienne Ikom. (1985). Procès à Makala de Mikanza M. : un pamphlet contre la société. Travail de fin d'études en lettres. Non publié. Kikwit : ISP.
- [2] Magnier, B. (1986). Mudimbe dans le bel immonde. *Notre librairie*. 63. Janvier-mars 1986.
- [3] Mikanza, M. (1977). *Procès à Makala*. Paris : Présence africaine.
- [4] Mudimbe, V.Y. (1976). Le bel immonde. Paris : Présence africaine.
- [5] Mumbala Ikie. (1981). Le mysticisme dans l'aventure ambiguë de C.A. Kane. Mémoire de licence en lettres. Non publié. Kananga : ISP.
- [6] Ngandu N'kashama. (1982). Le théâtre : vers une dramaturgie fonctionnelle. *Notre librairie, la littérature zaïroise*. Janvier-mars 1982
- [7] Tshibanda, W.B. (1979). *Femmes libres, femmes enchaînées, la prostitution au zaïre*. Lubumbashi : Saint Paul.

**Fabrice NGYAMA KIMWANZA**

Assistant à l'Institut Supérieur Pédagogique de Masi-manimba, province du Kwilu, République Démocratique du Congo.